



FAVORIT

SCIENCE-FICTION

LA MERVEILLEUSE
HISTOIRE
DE PETER SCHLEMIHL

ADALBERT VON CHAMISSO

LA MERVEILLEUSE HISTOIRE DE PETER SCHLEMIHL

[La Merveilleuse Histoire de Peter Schlemihl](#)

[Préambule](#)

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

[Chapitre IX](#)

[Chapitre X](#)

[Chapitre XI](#)

[Page de copyright](#)

LA MERVEILLEUSE HISTOIRE DE PETER SCHLEMIHL

Adalbert Von Chamisso

PRÉAMBULE

D'origine française, il est le type même de l'exilé. Schumann immortalisera L'Amour et la vie d'une femme, son Peter Schlemihl fera le tour du monde comme son créateur, qui en rapportera un journal de voyages passionnant, fruit de sa double qualité, littéraire et scientifique. Cette extériorité fait de lui un observateur lucide de la comédie du monde, un témoin idéal, sans a priori sur les autres civilisations.

Chamisso, « le Français en Allemagne et l'Allemand en France, catholique chez les protestants et protestant chez les catholiques, philosophe chez les gens religieux et cagot chez les gens sans préjugés ; homme du monde chez les savants et pédant dans le monde, jacobin chez les aristocrates et chez les démocrates un noble », Chamisso est l'incarnation du mouvement perpétuel, et son parcours « complet » de la planète correspondra à une évolution personnelle. Le second Chamisso n'est pas marqué par la chance ou les certitudes, mais plutôt par une espèce de sagesse faite de sérénité et presque de « gratitude ». C'est cette acceptation qui le propulse vers les temps modernes.

« C'est au monde entier qu'il semble donner un exemple de concorde : sa haute et loyale figure, dédaigneuse de tous les préjugés, de toutes les conventions, s'élève au-dessus des frontières d'aujourd'hui. »

(R. Riegel).

« Chamisso était l'homme des paradoxes, et ce fut sans doute en jouant avec son dédoublement intérieur qu'il échappa à l'angoisse d'être partout un étranger sur terre. Ce Français, né en 1871 au château de Boncourt, fut d'abord un émigré habitué des salons berlinois, puis un des poètes allemands les plus adulés ; cet

infatigable voyageur ne rentra chez lui que pour accepter le poste de directeur du Jardin botanique – sa passion pour les rivages lointains ne devait le rattraper que plus tard, dans son agonie, quand il se mit à délirer en français et en hawaïen ; ce maniaque de la solitude ne trouva qu'un seul moyen de conjurer sa méfiance envers les vertus conjugales : il se maria avec une jeune fille de 18 ans, eut sept enfants et ne survécut qu'une année à la mort de sa femme. Enfin et surtout, cet inoffensif herboriste qui parcourait les montagnes à la recherche de plantes rares fut aussi l'extraordinaire, l'inquiétant auteur du fameux Peter Schlemihl que lui envièrent Andersen, Hoffmann et Heine »

(Linda Le Chamisso ou la passion de l'intranquillité, Le Quotidien de Paris, 8 novembre 1989).

CHAPITRE I

Après une traversée facile et néanmoins très éprouvante pour moi, nous arrivâmes enfin à bon port. Aussitôt débarqué, je me chargeai de mon petit bagage et, me frayant un passage à travers la foule grouillante, j'entrai dans la première maison de modeste apparence où je vis pendre une enseigne. J'exprimai le désir de louer une chambre. Le domestique me mesura du regard et m'emmena sous le toit. Je me fis apporter de l'eau fraîche et indiquer avec précision où je pourrais trouver M. Thomas John.

« En sortant par la porte du Nord, la première maison de campagne à droite ; c'est une grande maison neuve en marbre rouge et blanc, ornée de nombreuses colonnes.

— Bien. »

Il était encore tôt. Je défilai aussitôt mon paquet, en tirai la redingote noire que j'avais récemment fait retourner, me vêtis proprement en choisissant mes meilleurs habits, pris sur moi la lettre de recommandation qui m'avait été remise, et partis voir l'homme qui devait m'aider à réaliser mes modestes espérances. Après avoir gravi la longue rue du Nord et atteint la porte de la ville, je vis les colonnes briller dans la verdure. « C'est donc ici », pensai-je. J'essuyai avec mon mouchoir la poussière sur mes souliers, rajustai ma cravate et tirai la sonnette en me recommandant à la grâce de Dieu. La porte s'ouvrit brusquement. Après un interrogatoire dans le vestibule, le portier me fit annoncer et j'eus l'honneur d'être introduit dans le parc où M. John faisait sa promenade en compagnie de quelques amis. Je reconnus à sa

corpulence, qui n'avait d'égale que sa suffisance, l'homme qu'on m'avait décrit. Il me reçut très bien — comme un riche traite un pauvre diable —, se tourna même vers moi, sans pour autant se détourner du reste de la compagnie, et prit la lettre que je lui tendais.

« Ainsi vous venez de la part de mon frère ; il y a longtemps que je n'ai pas entendu parler de lui. Il est en bonne santé, j'espère ?... C'est là, continua-t-il en s'adressant à ses amis, sans attendre ma réponse et en se servant de ma lettre pour désigner une colline, c'est là que je fais construire le nouveau bâtiment. »

Il rompit le cachet, sans interrompre la conversation qui portait sur la richesse.

« Celui qui ne possède pas au moins un million, déclara-t-il péremptoirement, celui-là, passez-moi le mot, n'est qu'un coquin !

— Ah ! comme c'est vrai ! » m'écriai-je avec une totale et débordante ferveur.

Cette sortie dut lui plaire, car il me sourit et dit :

« Restez, cher ami, j'aurai peut-être le temps plus tard de vous dire ce que je pense de ceci », dit-il en me montrant la lettre, qu'il glissa aussitôt dans sa poche. Et il revint à ses amis. Il offrit le bras à une dame, d'autres messieurs s'empressèrent auprès des autres jolies femmes ; chacun trouva celle qui lui convenait, et l'on se dirigea processionnellement vers la colline où fleurissaient les roses.

Je suivais à distance, peu soucieux de m'imposer, car personne ne s'occupait plus de moi. La compagnie était fort en train, on s'amusait à des riens, on plaisantait, et si parfois l'on parlait sérieusement de choses frivoles, on bavardait plus souvent à la légère de choses sérieuses ; on se moquait surtout des amis absents et de tout ce qui les concernait. J'étais trop étranger à tout cela pour comprendre et surtout trop préoccupé et trop replié sur moi-même pour prendre goût à pareilles devinettes.

Nous avions atteint la roseraie. La belle Fanny — qui paraissait être la reine du jour — décida, par caprice, de briser elle-même une branche en fleur ; elle se blessa à une épine ; un peu de sang pourpre, comme jailli des rosés aux teintes sombres, coula sur sa jolie main. Cet événement mit tout le monde en émoi. On se mit en quête de taffetas d'Angleterre. Un homme silencieux, élégant, maigre, élancé, assez âgé, qui se tenait à l'écart, et que je n'avais pas encore remarqué, mit aussitôt la main dans une poche bien ajustée de son habit de taffetas gris, coupé à l'ancienne mode, en tira un petit portefeuille, l'ouvrit et tendit à la dame, avec un salut respectueux, l'objet réclamé. Elle le reçut sans remarquer celui qui le donnait et sans même le remercier ; quand la blessure fut bandée, on continua à gravir la colline, au sommet de laquelle on voulait jouir du vaste panorama qui, par-delà le vert labyrinthe formé par le parc, s'étendait jusqu'à l'immense océan.

Le coup d'œil était réellement splendide. Un point lumineux apparaissait à l'horizon entre le flot sombre et le ciel bleu.

« Qu'on m'apporte une lunette ! » cria John, et avant même que la valetaille accourue à cet appel se fût mise en mouvement, l'homme gris, saluant avec modestie, avait plongé la main dans la poche de son